

LES MORTS DANS LA CITÉ JAUNE (1)

Les Morts... C'est ici le lieu d'esquisser, à grands traits, la nature qui leur est attribuée et le rôle qu'ils sont censés jouer dans la Cité Jaune. Et, d'abord, la conception que se fait de la mort l'esprit sino-annamite.

Le trépas n'est pas l'anéantissement dans la nuit éternelle. Il y a survie, mais une survie d'un caractère spécial et bien différente de celle qu'enseignent les religions d'Occident. L'âme qui doit perdurer à travers les siècles jusqu'au point ultime de déroulement de la grande spirale, n'est pas ici un pur esprit éthéré, sensible aux seuls rayons de la lumière divine — *lux perpetua luceat!* — et complètement détaché des choses terrestres. Quand l'être humain aura été transféré par le phénomène de la mort sur un plan immatériel, il n'oubliera rien de ses attaches premières. Débarassé de la dépouille alourdissante du *phách*, délesté des *via*, (esprits organiques, fluide vital) qui le rivaient au sol, le *hôn*, âme proprement dite du défunt, viendra planer sans trêve, comme une blanche colombe, sur le toit familial où il prit

naissance, où il se développa, où il connut joies et douleurs. Il viendra hanter les lieux où il a laissé ceux à qui il a transmis le flambeau sacré de la vie, se poser auprès d'eux pour leur dispenser conseils et reconfort. Et, aux jours d'anniversaires, quand, au souffle de brise venue du dehors et chargée du parfum grisant des proches frangipaniers, la flamme vacille légèrement sur l'autel des ancêtres, tous les membres de la famille, pieusement unis en une commune adoration, croient sentir passer, sans bruit, sous l'humble toit, comme un souffle très doux, le frisson de l'âme des disparus.

La mort n'est pour le *hôn*, pour l'âme, qu'un retour à l'état de pureté : « Mourir, atteste un dicton annamite, c'est terminer le voyage et retourner chez soi, pourquoi dès lors, pleurer à la mort des personnes qui nous sont chères ? Si nous avions foi véritable, leur décès ne serait-il pas plutôt pour nous un motif de contentement ? » Non, l'inéluctable mort ne saurait être un motif de crainte ; le départ de l'âme, douce exilée du

(1) M. CRAYSSAC en littérature (*Mặt giăng*) a fait le 25 Novembre 1925 une conférence sur « Le Kim-Vân-Kiêu et la Cité jaune » à la Société d'Enseignement Mutuel de Hanoi, devant une salle archi-comble.

M. Le Gouverneur Général PASQUIER qui, comme chacun sait, est un fin lettré, ayant écrit l'*Annam d'autrefois*, avait bien voulu honorer de sa présence cette intéressante soirée.

A 9 heures 30, M. PHAM QUYNH, président de la Société, a remercié le Gouverneur Général et, en termes fort heureux, présenté le conférencier. « Si, a-t-il dit, la politique divise parfois les hommes, l'art et la littérature les rapprochent toujours ».

M. CRAYSSAC a remercié toute l'assistance. Il a fait ensuite un exposé complet de la Cité jaune, montrant les principes sur lesquels elle repose, indiquant ses ressorts secrets, soulignant de traits vifs les différences qui la séparent des civilisations d'Occident.

Bon nombre des formules qu'il a employées sont de véritables trouvailles, des définitions succinctes justes et pittoresques.

Citons les suivantes : « Les vivants, toute leur vie, sont, dans la Cité jaune, mobilisés au service des morts... L'homme dès l'enfance, est astreint à regarder vers le passé. — Le confucéisme est un système qui conçoit la religion comme une institution sociale et la philosophie comme une morale pratique.

Il a retracé à grands traits la vie du poète NGUYỄN DU et montré les beautés de son chef d'œuvre *Kim-Vân-Kiêu*, histoire d'une héroïque jeune fille qui, fiancée à l'étudiant *Kim-Trong*, sacrifie son amour par piété filiale, pour sauver son père, se vend, comme concubine, au trafiquant de chair humaine appelé *Mã-giám-sinh*, et dès lors, roule de « maison verte » en « maison verte », de malheur en malheur.

Le conférencier a montré NGUYỄN DU poète, moraliste, humaniste, paysagiste. Maints passages seraient à citer :

« Douceur du renouveau ! Sous un ciel bas qui crachine court déjà le frisson annonçant, une fois de plus, les épousailles de la bonne terre nourricière et de son amant sidéral... »

corps, n'est point triste. Elle n'est que la manifestation d'une loi éternelle qui veut que, multiforme et sans cesse changeante, la vie épouse successivement mille dehors. Offrir à son père, de son vivant, un beau cercueil est acte fort louable, n'impliquait nulle idée macabre ou désagréable. Puisque nous devons tous aller dormir sous terre, ne vaut-il pas mieux prendre ses dispositions d'avance que d'être saisi au dépourvu? En quoi s'y préparer hâte-t-il le moment fatal?

Les Morts ont des droits sur les vivants. Ils peuvent, en premier lieu, prétendre à leur respect et à leur vénération, à un culte dont les rites ont été rigoureusement réglés et fixés avec une scrupuleuse minutie.

Comme ils conservent des liens terrestres, ils ont droit, en outre, à des satisfactions plus matérielles. Faim et soif ne leur sont pas devenues étrangères. Et pour qu'aux jours rituels leurs mânes repus et satisfaits, rament l'air sileucieux d'un vol paisible, il conviendra qu'on leur offre comme lorsqu'ils étaient de ce monde, de l'alcool de riz, des chiques de bétel et du bon *nếp* fumant. « Il faut, a dit Confucius, servir ses parents morts comme s'ils étaient vivants. » Le Grand Saint sacrifiait

à ses ancêtres comme s'ils fussent présents. » (*Tế như tại*).

Telle est la coutume de la Chine et de l'Annam. Telle était celle de la Cité Antique décrite par Fustel de Coulanges: « L'être qui vivait sous terre, a écrit cet auteur, n'est pas assez dégagé de l'humanité pour n'avoir pas besoin de nourriture ».

Ces droits des morts sur les vivants enchainent ceux-ci aux premières. On peut, sans exagération, dire que la presque totalité des rites les concernent. L'humanité étant considérée comme une interminable chaîne nulle séparation nettement tranchée n'isole la génération présente des générations passées. Que représentent les vivants auprès des innombrables disparus? Un grain de sable des plages de l'Océan, une des gouttes d'eau de la mer. L'innombrable armée des morts qui ne sont que des vivants devenus invisibles, l'emporte tellement sur celle de leurs descendants que les devoirs de piété filiale vis-à-vis d'eux sont aussi de beaucoup les plus considérables. Telle était aussi sur ce point la conception de l'antique cité grecque :

« J'aurais plus longtemps à plaire à ceux

« Des bourgeons s'arrondissent à l'extrémité des branches. Déjà, quelques feuilles apparaissent timidement. Les jeunes plants de riz piquent d'un vert tendre l'immensité des rizières. Dans les bois, le coucou lance sa chanson ».

Voici la conclusion :

« Heureux l'homme qui, tel NGUYỄN DU, a réussi à faire vibrer et chanter dans un seul poème, toute l'âme de sa race !

« Il n'est pas un seul des vers de son chef-d'œuvre qui n'éveille au cœur de tout Annamite un écho qui se propage en onde d'émotion grave et de tendresse recueillie.

« Longtemps, longtemps encore, sous les toits de chaume de l'Annam durant les veillées, à la clarté de la lampe à l'huile, vieillards à cheveux blancs et jeunes femmes rêveuses liront ou reliront avec un plaisir qui ne décline point, avec une émotion qui voile parfois leurs yeux de douces larmes, les malheurs de la tendre et touchante, de la douloureuse et héroïque *Thúy-Kiêu* »

Nous regrettons vivement que M. CRAYSSAC, pressé par le temps, ait été obligé d'écourter sa conférence qui a pris fin à onze heures.

Le texte complet paraîtra, le mois prochain, sous forme de préface, en tête de la traduction complète du poème qui doit être éditée, en un volume de plus de 500 pages, par M. LÊ-VĂN-TÂN, Imprimeur à Hanoi, rue du Coton.

Une coupe de champagne a été offerte, à l'issue de la conférence, à M. le Gouverneur Général et aux personnalités françaises et annamites

Nous publions *in extenso* un des plus beaux et des plus émouvants passages de cette conférence : « Les morts dans la Cité jaune ».

Nous renouvelons à M. CRAYSSAC les félicitations que nous lui avons adressées — (*De l'Indépendance Tonkinoise*).

— Voir plus haut, dans la partie *quốc-ngữ*, la traduction annamite faite par M. PHAM QUỲNH de la conférence de M. CRAYSSAC. La première partie a paru dans le n° précédent (N.-P. 111)

qui sont sous terre qu'à ceux qui sont ici, » disait l'Antigone de Sophocle.

Les vivants se doivent entièrement aux morts ; ils sont, peut-on dire, toute leur existence, mobilisés au service de ces derniers. Et c'est pourquoi il est si grave de ne pas avoir de descendants ou, pour être plus précis, d'enfant mâle. Mourir sans postérité est la pire des morts. Qui donc célébrera plus tard votre culte ? Vos mânes subiront le sort affreux des damnés. Par les nuits d'hiver, leur voix lamentable se mêlera à la plainte des vents. Affamés et désespérés, ils rôderont dans les froides ténèbres. Et vous connaîtrez les tourments du remords, car ce n'est pas vous seul, hélas, que votre faute aura condamné aux rigueurs d'un tel sort ; mais encore les esprits de tous vos saints aïeux.

L'interruption du culte a pour résultat de faire déchoir toute une série de morts et d'anéantir leur bonheur. C'est suivant l'heureuse expression de Fustel de Coulanges cité par P. Pasquier, « un véritable parricide répété autant de fois qu'il y avait d'aïeux. »

Ne pas avoir d'enfant aboutit donc à un sacrilège.

« Il existe trois cas d'impiété filiale, a proclamé Mencius, le plus odieux est de ne pas laisser de fils en mourant ».

Il faut, à tout prix, que soient remplis les devoirs filiaux. Vous n'avez pas réussi à créer un enfant mâle ? Qu'à cela ne tienne : nous allons recourir à une fiction. Vous élirez un fils adoptif.

Il vous tiendra lieu de fils véritable ; il assurera plus tard votre culte et celui de tous vos ancêtres. De là cette coutume de l'institution d'héritier qui joue un si grand rôle en Annam.

« Les Morts, a dit Fustel de Coulanges, passaient pour les êtres sacrés. Les anciens leur donnaient les épithètes les plus respectueuses qu'ils puissent trouver : ils les appelaient *bons, saints, bienheureux*. Ils avaient pour eux toute la vénération que l'homme peut avoir pour la divinité qu'il aime ou qu'il redoute. Dans leur pensée, chaque mort était un dieu ».

Cette définition coïncide en tous points avec la conception que fait la Cité Jaune de ses morts. Allégés de l'enveloppe corporelle,

délivrés des *via* qui les fixaient au sol et les alourdisaient comme d'autant de boulets, ceux-ci sont devenus de purs esprits comparables à des demi-dieux.

Ils représentent le Passé. Et c'est tout le Passé que l'on vénère en eux quand on remplit à leur égard les devoirs de piété filiale. Ils sont les ouvriers d'une grande œuvre. C'est à eux que les générations présentes doivent et l'existence de la Cité et leur propre vie. Idée qu'au lendemain de sa victoire de Tsushima, l'Amiral Togo exprimait en ces termes : « Ce sont mes ancêtres et non moi qui ont gagné la bataille ». Chaine ininterrompue, bloc homogène et d'une absolue perfection. Critiquer le Passé serait manquer de respect aux ancêtres. Innover sur ce qu'ils ont fait, infliger tacitement un blâme à leurs actions fécondes et vénérables. Sacrilège dont le cerveau de tout bon Asiatique non altéré par des « doctrines étrangères » n'osait jadis pas même concevoir la possibilité. De là cette répugnance marquée aux changements, ce misonéisme que des ignorants, sans plus ample examen, ont attribué à de l'étroitesse d'esprit, à une propension foncière au moindre effort. La raison en est bien plus profonde : « Le mot progrès, a dit un philosophe d'Asie, couvre des digressions mensongères, à moins qu'il ne s'applique à des inventions matérielles. Evidemment, puisque la vérité étant une et par définition inchangeable sous peine de n'être plus elle-même ne peut laisser place, à quelque perfectionnement que ce soit ».

Cette vérité, les saints fondateurs de la Cité, les vénérés aïeux l'ont connue formulée pratiquée. Prétendrez apporter des retouches équivaldrait à vouloir infliger une leçon aux Anciens qui ont résumé en eux tout savoir et la suprême sagesse. Sacrilège !

« Les Morts gouvernent les vivants », a dit Auguste Comte. Heureuse formule qui trouve ici son sens complet et sa totale application. Cette idée domine, sature toute la société sino-annamite, est indélébilement gravee dans les cerveaux et dans les cœurs. Les Morts sont les vigilants gardiens, mais aussi les conseillers éternels des vivants. Ils les inspirent, les dirigent, les surveillent, contrôlent leurs actes. Entre eux et leurs descendants, c'est un perpétuel échange de services, d'incessantes allées et venues.

Il ne suffit pas de vénérer et de servir les morts : il faut continuer leur tâche en se conformant à leurs sains exemples. « Tant que votre père est en vie, ayez égard à sa volonté, a dit Confucius. Après sa mort, imitez ses exemples. Si durant trois ans vous ne vous éloignez pas de la voie de votre père, on pourra vous appeler un fils respectueux. »

C'est qu'en effet, suivant l'heureuse expression de F. Brunetière, « la tradition n'est pas ce qui est mort, mais bien au contraire ce qui vit ou, pour mieux dire, ce qui survit du passé dans le présent ; c'est ce qui dépasse l'heure actuelle ; et de nous tous, tant que nous sommes, ce ne sera, pour ceux qui viendront après nous, que ce qui vivra plus que nous ». Nul philosophe d'Asie ne refuserait de souscrire à cette belle formule qui exprime si parfaitement les liens de solidarité unissant les vivants aux morts.

Les fantômes de ceux-ci apparaissent d'ailleurs fréquemment à leurs proches demeurés sur terre. Ces apparitions, comme on le verra en lisant le chef-d'œuvre de Nguyễn Dũ, sont si nombreux qu'elles semblent relever de la vie courante. Morts et vivants conjuguent ou mêlent étroitement leurs gestes : leurs comportements paraissent se dérouler suivant un rythme commun. A peine les Morts se différencient-ils des vivants par ce fait qu'en manifestant leur présence ils demeurent situés sur un plan immatériel. Ce n'est là qu'une insignifiante nuance : l'idée de survie, d'une survie semi-physique est caractéristique des croyances sino-annamites sur la mort.

Dans la Cité Jaune, l'homme dès l'âge le plus tendre, a les yeux tournés vers les Morts, il regarde dans la direction du Passé, du Royaume des Ténébrés, séjour des Mânes, alors qu'ailleurs ses semblables regardent vers l'avenir : le soleil levant, la Vie !..

Eloquent symbole que le visage et l'attitude des enfants de l'Annam ! Un air sévère et ferme, des traits immobiles. L'expression de gravité précoce qui se dégage uniformément de leur physiologie contraste, de saisissante façon, avec les figures rieuses et ouvertes des enfants de chez nous. Ils ne se livrent pas sans retenue comme leurs frères

d'Occident, à de folâtres ébats, à des jeux bruyants. Ils n'attestent pas, comme eux, cette incoercible pétulance qui clame la joie de vivre. C'est qu'ils l'ont appris dès leur naissance ; la vie est une chose sérieuse. Loin d'équivaloir à un roman, elle comporte une longue suite de devoirs à remplir non seulement à l'égard des vivants, mais encore et surtout envers les disparus.

A cette perpétuelle fréquentation des Ombres, on dirait que les vivants ont pris, à la longue, les teintes de la Mort. Comme par un singulier mimétisme, ils ont, semble-t-il, assumé, dans leur personne et jusque dans leurs vêtements ou leurs cases de pisé aux toits de chaume, les tons grisâtres de la poussière du Temps et des cendres des Aïeux. Gardez-vous toutefois d'entendre par ce qui précède qu'ils s'attachent à la contemplation d'une zone désolée et silencieuse d'un entassement de cendres glacées et stériles. Non ! Ils ont conscience que devant eux s'étale une immensité pleine de mouvement, riche en leçons, féconde en suggestions et dont la rayonnante vertu a plus d'ardeur que la vie elle-même.

« La vie s'efface devant la mort... Pas la mort hideuse, terrifiante de l'Occident, mais un glissement naturel et serein d'un état à un autre ; plus exactement ce n'est pas en la présence de la mort qu'on vit, mais en communication constante avec l'au delà, sur le même plan que lui. C'est sous les tropiques que l'on a la révélation tangible d'une survie. Parti d'Europe, dans le bien-être évident d'un matérialisme païen et méditerranéen, j'en suis revenu la tête en bas, avec la certitude, diamétralement opposée, d'une ou plusieurs existences prochaines. J'ai passé sans le moindre conflit, sans le moindre traumatisme, d'un état à un autre... »

« ... C'est une question de climat. Ce qui n'apparaît, en Occident, qu'à de rares mystiques, en Orient est l'évidence, le quotidien. »

J'ai cueilli ces lignes pertinentes et suggestives dans les *Impressions d'Orient* de Paul Morand. Elles définissent à merveille l'état d'esprit sino-annamite devant le Grand Mystère...

René CRAYSSAC

LES GRANDS CONFLITS PSYCHOLOGIQUES

VISIONS D'AVENIR

Le cerveau assez vaste pour embrasser dans leur ensemble tous les éléments de la vie moderne et percevoir leurs influences réciproques lirait facilement, dans le livre du destin, l'avenir de l'Europe et de sa civilisation.

Un tel cerveau n'existant pas encore, il faut se borner à formuler les diverses hypothèses susceptibles de réalisation.

Les événements écoulés depuis un siècle et qu'aucune nécessité n'entraînait fatalement montrent à quel point les prévisions sont difficiles. Un esprit pénétrant aurait pu, à la rigueur, entrevoir l'ombre d'un Bonaparte derrière les violences de Robespierre et les désordres du Directoire, mais comment prévoir la série de révolutions et d'événements divers qui se succédèrent ensuite pendant plus d'un siècle ?

En fait, l'imprévisible domine l'Histoire. Les erreurs prodigieuses constamment commises le montrent aisément. Un ancien ministre de l'Instruction Publique, M. Léon Bérard, rappelait, récemment, qu'au lendemain de Sadowa, — d'où les guerres de 1870 et de 1914 avec l'Allemagne devaient sortir, — Paris avait illuminé pour fêter le succès de la Prusse sur l'Autriche. Ni l'empereur Napoléon III ni les professeurs de nos Universités ne soupçonnaient alors qu'après avoir vaincu l'Autriche, la Prusse se tournerait bientôt contre la France. L'Histoire est, malheureusement, pleine d'erreurs du même ordre.

La destinée de l'Europe dépendra de la solution qui sera donnée à certains problèmes fondamentaux dont les plus importants sont les suivants :

1° L'Europe pourra-t-elle éviter une nouvelle guerre ? 2° Lui sera-t-il possible de se soustraire à la domination socialiste ? 3° L'hégémonie économique du monde, que la guerre avait transférée de l'Al-

lemagne à l'Angleterre, passera-t-elle de l'Europe à un autre continent ? 4° Certains Etats européens en seront-ils réduits à devenir les vassaux économiques et financiers de l'Amérique ?

La solution des problèmes que je viens d'énoncer dépendra surtout de la prédominance, impossible à prévoir encore, de certains éléments de la vie mentale des peuples.

* * *

J'ai eu occasion de rappeler, plusieurs fois, que, en dehors des besoins organiques indispensables à l'entretien de la vie et dont certaines nécessités économiques dérivent, trois ordres d'influences : affective, mystique et rationnelle, chacune régie par une logique différente, dirigent la conduite des peuples. Ces diverses influences agissent dans le même sens aux époques brillantes des civilisations. Une révolution est inévitable lorsqu'elles entrent en conflit.

De nos jours, ce sont les influences rationnelles qui semblent dominer ; mais cette domination ne s'observe, en réalité, que dans les laboratoires.

En dehors de leur enceinte, les influences mystiques et affectives restent prépondérantes. Elles sont entrées aujourd'hui en conflit avec les influences rationnelles, et c'est la une des grandes causes du chaos dans lequel l'Europe est plongée.

* * *

L'avenir des peuples dépendra des résultats de la lutte entre des éléments affectifs, mystiques et rationnels qui se disputent l'orientation du monde. Leur rôle dans les divers éléments de la vie politique et sociale est facile à mettre en évidence par quelques exemples.

Un des plus frappants a été récemment fourni à Locarno et à Genève.

A Locarno, l'entente fut facile parce que l'illustre homme d'Etat qui dirigeait la conférence, n'ayant à persuader qu'un tout petit nombre de collègues étrangers, put se borner à invoquer des arguments purement rationnels pour démontrer l'intérêt des peuples à s'unir dans le but de maintenir la paix. Il en résulta cet état mental nouveau désigné sous le nom d'« esprit de Locarno ».

Le monde accueillit avec une joie profonde l'aurore d'une paix durable si ardemment souhaitée depuis la fin de la guerre et que la réunion d'une trentaine de conférences n'avait pas réussi à fixer encore.

Les espérances ne durèrent pas. La réunion à Genève des représentants d'une cinquantaine d'Etats, ayant pour but la consécration des conventions de Locarno, mourut vite que la logique spéciale à laquelle obéissent les collectivités est soit différente de la logique rationnelle à laquelle les individus isolés obéissent quelquefois. L'accord, facile à Locarno, devint impossible à Genève.

Quelles furent les causes des dissentiments profonds qui séparèrent les représentants réunis à Genève ?

S'agissait-il de graves questions pouvant entraîner la paix ou la guerre ? En aucune façon. Ce furent seulement de très mesquines rivalités d'amour-propre sur les sujets absolument secondaires qui empêchèrent les représentants des puissances de s'entendre et les conduisirent à se séparer sans l'accord préalable que le monde attendait.

Les divergences entre Locarno et Genève étaient faciles à prévoir pour les psychologues connaissant les différences profondes qui séparent la logique rationnelle de la logique collective ; mais ces différences étant peu comprises des multitudes, leur désillusion fut grande. Les espérances mystiques issues de Locarno s'évanouirent pour longtemps.

Voici comment s'exprimait, à ce sujet, un grand journal parisien :

« La Société des Nations sort de l'aventure très découronnée. Dès son premier contact sérieux avec le monde réel, avec l'Allemagne, elle s'est révélée divisée,

impuissante, anarchique, inégale à sa vocation, n'étant la faiblesse des résolutions à l'apreté et même à la fureur des intérêts. Beaucoup en sont à redouter qu'elle ne succombe ou ne serve de matrice aux entreprises germaniques... »

* * *

L'exemple de Genève suivant Locarno est typique, parce qu'il ébranla pour longtemps les espérances de l'Europe ; mais ce n'est pas à Genève seulement que se révélèrent les conflits entre les influences affectives, mystiques et rationnelles qui concourent les peuples. Elles se manifestent journellement jusque dans le domaine économique. Et c'est pourquoi on peut se demander si les haines profondes qui séparent les peuples pèsent plus dans la balance de leurs destinées que les intérêts économiques qui devraient les rapprocher de plus en plus.

Il est de toute évidence, en effet, que si la logique rationnelle dirigeait le cours de l'Histoire, les hommes admettraient sans discussion qu'ils ont plus d'intérêt à s'associer qu'à se combattre ; mais les impulsions affectives et mystiques d'où la plupart de nos actions dérivent sont si fortes que les intérêts rationnels les plus clairs s'évanouissent souvent devant elles.

* * *

Nous avons eu occasion de montrer que dans l'évolution du socialisme se manifeste également la lutte entre les influences affectives, mystiques et rationnelles dont nous venons de parler.

Le succès de la nouvelle croyance est comparable à celui des autres religions qui ont gouverné le monde, l'Islamisme notamment. Ce succès est indépendant de la valeur des dogmes enseignés. Les théories socialistes ne sauraient résister à l'examen, mais cette constatation est sans importance. Il n'est pas d'exemples dans l'Histoire que l'absurdité d'un dogme, au point de vue rationnel, ait nu à sa propagation. Dans les cycles du mystique et de l'affectif, l'absurde n'existe pas.

Montrer la lutte des influences affectives, mystiques et rationnelles dans les événements modernes serait refaire l'Histoire. Nous avons déjà rappelé que

l'empereur d'Allemagne perdit la guerre pour avoir oublié que les multitudes sont guidées par les enchaînements des logiques affective et collective et non par ceux de la logique rationnelle. Au point de vue rationnel, le peuple américain, sans armée et s'enrichissant par son commerce avec les belligérants, avait tout intérêt à rester neutre. S'il entre dans le conflit, ce fut pour des motifs d'ordre affectif contrairement aux données rationnelles avec lesquelles l'empereur d'Allemagne croyait avoir à compter.

La paix de l'Europe dépendra surtout des intentions pacifiques ou guerrières de l'empire germanique, c'est-à-dire de la prédominance que pourraient prendre sur les intérêts rationnels les éléments affectifs et mystiques constitués par l'ambition et des besoins de revanche et de grandeur. Si les influences rationnelles ne prédominent pas, une nouvelle guerre européenne est certaine dans un délai qui ne saurait être immédiat, parce que tous les peuples, y compris l'Allemagne, ont un ardent besoin de paix aujourd'hui, mais dans un délai moins long que celui qui a séparé la guerre de 1870 du dernier conflit.

Contrairement aux dangereuses illusions des rêveurs du désarmement, plus la France sera armée, plus elle aura de chances d'éviter une nouvelle agression. Réduire l'armée à une sorte de milice, comme le voulaient les socialistes avant 1914 et comme ils le veulent aujourd'hui encore, ce serait assurer la guerre.

Quelles idées se forment de l'avenir de l'Europe les hommes d'Etat qui dirigent ses destinées ? Toutes les opinions sont conditionnées, comme nous le disions plus haut, par les questions de savoir si la paix pourra être maintenue et si l'Europe repoussera définitivement, comme y a réussi l'Italie, les influences socialistes.

« Si une guerre nouvelle se déchaînait en Europe, disait récemment le premier ministre de l'empire britannique, M. Chamberlain, elle aurait pour consé-

quence la fin dernière des civilisations de l'Occident. Les grandes capitales modernes, Londres, Paris, Rome, etc., qui illuminent le monde d'un si vif éclat, auraient le sort de Ninive, Babylone et des nombreuses cites antiques dont il ne subsiste que le souvenir ».

Le même ministre considère qu'en dehors des guerres, la propagation du socialisme est le grand danger qui menace l'Europe.

Les philosophes français sont aussi pessimistes, au moins en ce qui concerne le socialisme. Son invasion leur paraît un redoutable danger. Il leur semble fort difficile de le combattre, car, suivant la juste remarque de M. Bérard, « les idées ont, de nos jours, fort peu d'influence sur les multitudes ».

« Avant la période du suffrage universel, dit-il, l'élite exerçait sur la foule une influence qu'elle ne possède plus aujourd'hui. Il y a cent quarante ans, il pouvait suffire que les idées eussent conquis l'élite pour que leur influence se trouvât, par là même, fortement établie. Entre l'élite et la masse, de nos jours, il se dresse comme une sorte d'écran qui s'opposerait au pouvoir irradiant que l'une tenterait d'exercer sur l'autre.

« Y aurait-il quelque discordance ou quelque antagonisme secret entre la formation populaire et la culture supérieure ?

« ... Aujourd'hui, la question se pose de savoir si l'élite ne se laissera par absorber ou annuler par la masse.

« ... Qu'advient-il si les plus intelligents et les plus cultivés mettent leur orgueil à suivre la masse en chantant des hymnes ? S'ils se font les flatteurs de toutes ses passions et les apologistes de tous ses égarements au lieu de l'instruire et de la guider ?

« ... L'idée d'égalité est profondément incorporée à nos idées et à nos mœurs...

« Egalité dans le demi-savoir, voilà pour l'ordre intellectuel ; égalité dans la misère, voilà pour l'ordre économique, en attendant l'excès suprême, qui serait de détruire ce que l'on ne peut pas avoir ? »

On admettra volontiers, avec M. Léon Bérard, que la société moderne en France, — du moins — semble divisée en compartiments étanches. Ces compartiments sont, en réalité, aussi étanches qu'avant la Révolution, mais les différences qui les séparent sont moins facilement supportées.

Les privilèges de la naissance sont remplacés par les privilèges issus de concours où la mémoire des candidats est le principal élément de succès. Ces concours ont donné naissance à une aristocratie nouvelle possédant une foule d'avantages sociaux qui la séparent nettement de la classe ouvrière.

Rien de pareil en Amérique, où notre éducation purement livresque est remplacée par une éducation expérimentale qui égalise beaucoup mieux les hommes que l'étude archaïque du grec ou du latin et les prépare très bien aux difficultés de la vie.

C'est en partie pour ce motif qu'il n'existe pas aux Etats-Unis, comme en France, des classes séparées par d'infranchissables abîmes. Et c'est pour cette raison encore que le socialisme égalitaire est si énergiquement reboussé aux Etats-Unis. L'ouvrier y est l'associé du patron et non son ennemi. Le principe de la lutte des classes, élément essentiel du socialisme latin, n'y a pas d'adeptes.

Grâce à l'extension du régime capitaliste, si abhorré de nos socialistes, l'ouvrier américain possède une situation qu'envieraient beaucoup de bourgeois européens. Un grand nombre d'ouvriers américains possèdent déjà ces deux signes caractéristiques de la richesse : l'automobile et la maison de campagne.

Avec les doctrines socialistes, les ouvriers européens n'ont d'autre avenir possible que l'esclavage étatiste et l'égalité dans la misère. La Russie en fait aujourd'hui l'expérience.

DR GUSTAVE LE BON

LES FRANÇAIS VUS PAR UN AMÉRICAIN

M. Claude Washburn, publiciste et homme de lettres américain, vient de recueillir, en un volume intitulé *Opinions* une série d'essais portant, comme le veut le genre, sur les sujets les plus divers, des « séjours à l'étranger » à des « méditations sur les femmes », et de « Luigi Pirendelle » à « la pornographie ». L'auteur révèle une connaissance approfondie de l'Italie et de la France, et manie le tour moins personnel et plus philosophique qu'ont su lui donner, dans la langue anglaise, Lamb, Emerson et Stevenson.

Quelque habileté qu'il déploie dans ces causeries intimes et étudiées, M. Washburn est pourtant bien bardi en intitulant un de ses essais « les Français », car ce n'est pas en une dizaine de pages que l'on peut dessiner même à gros traits, la physionomie d'un peuple. Ennemi des généralisations, qui trahissent habituellement plus d'ignorance et de

parti pris que de véritable pénétration, M. Washburn s'est risqué cependant à tenter l'impossible, et ce qu'il a trouvé à dire est encore intéressant, à cause de la méthode qu'il a adoptée. Il a tracé deux portraits du Français, l'un favorable, l'autre nettement poussé au noir, entre lesquels, nous dit-il, il ne cesse de balancer. Voici donc ce diptyque extrait des *Opinions de maître Claude Washburn*, dont on pourrait dire qu'il est la quintessence des réactions psychologiques habituelles des Américains instruits en présence du caractère et des mœurs du peuple français :

Parfois, écrit M. Washburn, je pense aux Français de la façon suivante :

C'est le seul peuple adulte civilisé qui soit au monde. Ceux même des Français qui sont ignorants ou étroits ont, à l'égard de la vie, une attitude de personnes mûres, et non de rudes écoliers. Ils sont logiques dans un monde où règne l'insanité. Pour

eux non seulement 2 et 2 font 4, mais 32 plus 32 font 64, et non pas, comme Blasco Ibanez le disait des Russes, 4589. Leurs esprits sont ordonnés, balayés et meublés, clairs comme leur langue, cette langue qui donne un plaisir esthétique français quand on l'entend parler par des Français cultivés, et qui, tombant avec netteté et précision même des lèvres des boutiquiers vous fait soupirer d'aise d'avoir quitté des pays comme l'Amérique et l'Italie, où l'idiome commun est paresseusement massacré, et où les voix semblent destinées à résonner dans de vastes espaces.

La prose française est la merveille de tous les siècles. Sa qualité ne s'affadit jamais. Le simple arôme des mots dans une page de Montaigne ou d'Anatole France est délicieux. Et, pour qui a appris que la poésie française n'est pas quelque chose que l'on puisse comparer à la poésie anglaise, mais quelque chose d'une espèce différente, il est impossible de la déclarer mince. Racine mince? Alfred de Vigny mince?

Toutes les pensées que les Français touchent, ils les clarifient, et il n'est pas vrai qu'eux-mêmes ils ne découvrent rien et n'ont pas une pensée créatrice. C'est seulement pour les gens qui pensent d'une façon bonneuse que l'obscurité est profondeur, et la simplicité chose en surface.

Ils ont un noble respect de l'individu. Nulle part ailleurs l'individu n'est aussi libre qu'en France, libre dans des limites très larges pour la conduite, presque entièrement libre en ce qui concerne la pensée. Les Français sont infiniment moins assujettis à la tyrannie de l'opinion de la majorité que, par exemple, les Américains ou les Allemands. Leurs esprits ne sont pas « standardisés ». L'égalité et la fraternité ont pu être jetées par-dessus bord, mais la liberté est encore une vérité en France : la liberté de l'individu.

Les Français vivent sobrement, n'aimant aucun excès, dépensant moins qu'ils ne gagnent, épargnant pour leurs enfants que, comme les Italiens, ils ne traitent pas comme d'adorables jouets, les couvrant de baisers et les gâtant, mais qu'ils élèvent avec bon sens, comme des êtres humains.

Pour eux le mariage n'est pas une aventure follement romanesque de la jeunesse,

mais une association pleine de responsabilités graves dont la femme doit porter sa part aussi bien que l'homme; et il en résulte que nulle part ailleurs peut-être le mariage ne réussit aussi bien, ni aussi équitablement qu'en France.

Et ce qui est vrai du mariage est vrai de l'ensemble de leur vie. Les Français ne se donnent pas des idéals utopiques et irréalisables, dont l'éloignement par rapport aux faits concrets de l'existence ne peut qu'aboutir à la déception et au désespoir; ils se fixent des idéals raisonnables, difficiles sans doute à atteindre, mais ne dépassant pas pourtant ce que peuvent réaliser les efforts des mortels.

Et pourtant, et pourtant... il y a dans les Français des retours de folie qui empêchent tout ceci de devenir gris et monotone. Le sens du dramatique produit sur eux l'effet d'un appel de clairon. Presque n'importe quand, ils sacrifieront une bonne part de tout ce qui leur est cher pour une phrase éclatante, un beau geste; et ils ont plus d'une fois risqué tout, leurs patientes économies, leur vie, leur existence nationale elle-même, pour une noble idée, non moins noble pour être apparue fautive par la suite.

Et puis, je pense encore aux Français de la façon suivante :

Ils sont petits, médiocres, mesquins. Ces périodes d'exaltation ne sont que des accès passagers de délire; dans toutes les longues heures de leur vie, les Français sont durs et égoïstes.

Leur amour de l'argent est une passion froide et terrible. Pour eux, acquérir n'est pas, comme pour les Américains, une aventure entraînant de l'intrépidité, de l'imagination, et quelques autres des vertus que l'on trouve dans les grands hasards, mais une chose froide, continue, ignoble, qui les rend capables de toutes les bassesses et de toutes les cruautés. Les Américains jouent pour de vastes enjeux allègrement, risquent tout, et désirent l'argent pour la puissance qu'il donne; les Français ne courent point de risques, jouent à coup sûr, et désirent l'argent par peur ignominieuse de la pauvreté. Leur passion fixe et universelle est de devenir rentiers. Aucun gouvernement français n'ose ni ne veut imposer le revenu d'une manière adéquate. De plus, ils ne sont pas généreux de leur argent, comme les Américains ou

comme les Italiens, bien qu'ils soient riches et les Italiens pauvres. Une jeune fille française a beau avoir toutes les qualités qui feraient d'elle une épouse et une mère exemplaire, si elle n'a pas de dot il faudra qu'elle meure vieille fille.

Et de même que dans leur amour de l'argent, de même en une foule d'autres choses les Français sont petits et sordides dans l'âme.

Ils sont dépourvus de générosité. Ils ne donnent jamais rien pour rien. Par suite, ils sont incapables de gratitude.

Ils ne veulent concéder aucune supériorité, quelle qu'elle soit, à une autre race et lorsque, comme aux Jeux olympiques, cette supériorité est démontrée d'une manière qui la met hors de doute, ils deviennent chagrins et grossiers.

Ils sont étroits. Une fois qu'ils ont arrêté leur opinion, ils n'en changent plus. Seuls entre les nations aujourd'hui, ils ne veulent pas convenir que le traité de Versailles fut autre chose que juste ou que les alliés aient eu la moindre part de responsabilité dans la guerre.

Ils détestent les Américains parce que l'Amérique est riche, les Italiens parce que la race italienne est forte et prolifique, les Anglais parce que l'Angleterre a voulu laisser l'Allemagne subsister comme nation, et tous ces pays ensemble, et les autres encore, parce qu'ils ne sont pas français.

Ils sont infiniment plus insulaires que les Anglais. Tout ce qu'ils touchent, ils le francisent. Lisez un roman français quelconque de l'Athènes ou de l'Alexandrie antiques, et vous avez aussitôt une impression navrante d'être sur les boulevards. Ils ne savent rien de la vie contemporaine dans tout autre pays que le leur, et s'en soucient encore moins. Ils sont contents d'eux-mêmes.

Leur presse est corrompue jusqu'au chantage, et au delà, et la vie politique américaine, comparée à la leur, est d'une blancheur de lis.

Un Français sur cinq est fonctionnaire de l'Etat. Nulle part ailleurs il n'existe une bureaucratie aussi lourde, paralysante et mortelle.

A la longue, je trouve quelque chose de commun dans leur amour de la phrase émouvante, de l'effet, du paroxysme dramatique, parce qu'ils y sacrifient la vérité. Il y avait quelque chose de commun dans Victor Hugo, qui pouvait écri-

re Napoléon : « Cet homme était devenu trop grand. Il gênait Dieu ». Il y avait quelque chose de commun dans Napoléon lui-même. Il y a une tendance aux sentiments communs dans Anatole France.

Et puis, à tout moment, tous, tous les Français, ils parlent de la France. Les Anglais ne parlent pas perpétuellement de l'Angleterre, ni les Américains de l'Amérique, mais les Français ne cessent de parler de la France. « La France qui marche à la tête de la civilisation... la France qui a fait tant de sacrifices... la France ! la France ! » C'est insupportable.

Je n'aime pas à penser aux Français de l'une ou de l'autre de ces deux façons ; il y a dans ces deux appréciations trop de passion, trop de préjugé. Je voudrais penser à eux comme je n'éprouve aucune difficulté à penser aux Anglais ou aux Italiens... comme à des individus, bons ou mauvais, très mélangés. Mais j'ai beau rencontrer beaucoup de Français individuels, je ne le puis ; car ils ne veulent pas me le permettre. La vérité, me dis-je, doit être quelque part entre les deux ; au lieu de cela, je continue à osciller, impuissant, entre ces deux appréciations contraires jusqu'à ce que, exaspéré, je renonce à penser pour un temps aux Français ».

Tel est le double portrait que dans un louable souci d'équité, ce critique américain trace de nous. Sommes-nous donc ou si bons, ou si mauvais, et en fin de compte si intelligibles ? M. Washburn poursuivant son analyse de ses impressions devant le caractère français, finit par conclure que leur désordre et l'exaspération qui en résulte pour lui procèdent du fait que le Français est trop fortement nationalisé, trop uni, trop poli, trop replié sur lui-même depuis des siècles, trop insoucieux de la vie et de la pensée des autres peuples. En d'autres termes, nous sommes nous-mêmes, et nous le sommes, au gré de ce critique, un peu trop. Au risque de déplaire à cet Américain, qui a fait un effort évident pour déchiffrer l'énigme française, nous lui dirions des Français, comme ce général des jésuites : *Sint sicut sunt, aut non sint*. Si nous cessons d'être ce que nous sommes, nous ne serons plus ces Français qu'il admire et déteste tout à la fois.

ROBERT L. CRU

(Le Temps)